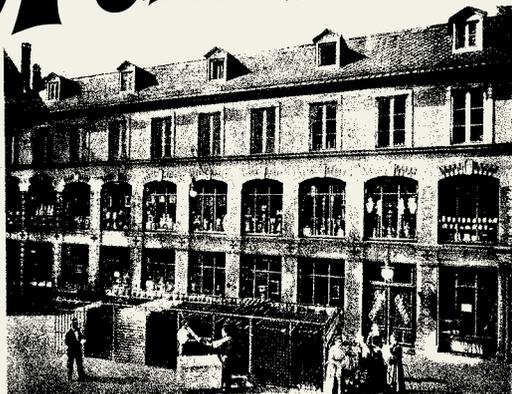


Au Bonheur

Glas-Verkaufsstelle in Elsass-Lothringen, Neureiter & Sohn, Hofftelegrafanten Telefon Nr. 146



Neue Detail-Verkaufsstelle mit Musterbuch, Elsass-Lothringen, T. n. Des n. Folio. 10

Au Bonheur

01.10.22 › 08.01.23

(prolongée jusqu'au
26.02.23)

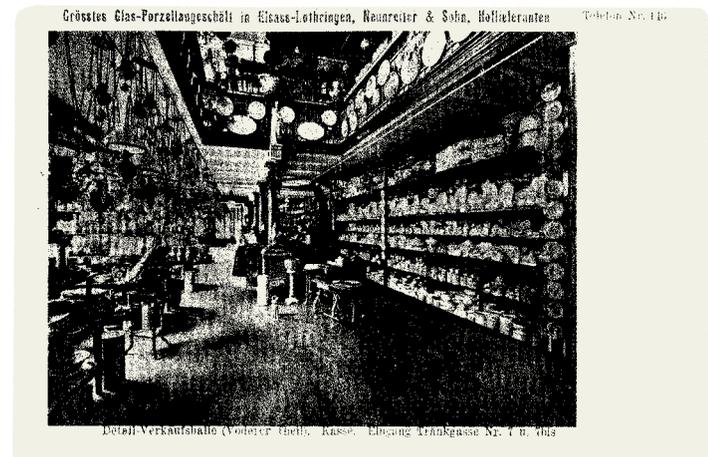
Exposition collective
CEAAC, Strasbourg

Commissaires
Alice Motard
et Joël Riff

avec

Julie Béna
Estelle Deschamp
Poterie Friedmann
Walter Gürtler
Sophie Irwin
La double clique
Le Palais du Corbeau
Poterie Ludwig
Marianne Marić
Alexandra Midal
Flora Moscovici
Françoise Saur
Poterie Schmitter
Camille Schpilberg
Dominique Stutz
T R
Alban Turquois
Nicholas Vargelis
Giom Von Birgitta

ainsi que des objets
patrimoniaux
prêtés par la famille
Neunreiter



AU BONHEUR

Empruntant son titre au célèbre roman naturaliste d'Émile Zola¹ entourant la naissance des grands magasins et en hommage à William Morris (1834-1896), fondateur du mouvement Arts and Crafts dans l'Angleterre victorienne qui prônait la révolution par le bonheur², l'exposition *Au Bonheur* convoque le *genius loci*, « l'esprit du lieu ». Le temps de l'exposition, le bâtiment abritant le CEAAC depuis le milieu des années 1990 retrouve en effet sa fonction initiale : celle du magasin de porcelaines, faïences, poteries, verreries, cristaux, articles de ménage et luminaires que l'entreprise Neunreiter inaugure en 1899 entre la Tränkgassee et la Fritzgasse à Strasbourg.

Pur produit de l'Art nouveau conçu par l'architecte Ferdinand Kalweit, le bâtiment fait office de boutique de vente au détail destinée aux particuliers, mais également d'espace de stockage pour les activités de gros de l'entreprise. L'exposition *Au Bonheur* évoque ce passé commercial en montrant des œuvres qui se rapportent aux typologies d'objets en vente dans ce magasin moderne de la Belle Époque, mais renvoie aussi à leur mode de présentation et notamment aux accumulations, empilements et superpositions variés de son arrière-boutique.

Ce projet collectif, qui rassemble les créations d'une vingtaine d'« exposant-e-s » (à défaut de trouver un terme plus adéquat tant leurs profils sont hétéroclites), s'attache à redonner ses lettres de noblesse à la notion d'« utilitaire », à savoir la potentialité fonctionnelle tantôt assumée, exploitée, exhibée, représentée, étouffée ou refoulée de chacune des pièces présentées, dont la nature, oscillant entre art, design et artisanat, reste volontairement ambiguë.

À la question de l'usage s'ajoute celle de la valeur et des glissements incessants entre les différents régimes qui caractérisent les « biens » présentés. Replacer ces derniers dans une perspective culturelle permet de s'intéresser à la « vie sociale des choses » ou de questionner leur socialité, pour paraphraser l'anthropologue Arjun Appadurai, pour qui la signification des choses réside non seulement dans leurs formes et leurs usages mais aussi leurs trajectoires³.

NEUNREITER

Fondée en 1865 par la tout juste veuve Salomé Neunreiter (1840-1927), l'entreprise Neunreiter, spécialisée dans le commerce de gros et de détail, se développe rapidement et se hisse, au tournant du xx^e siècle, au rang des plus florissantes du nouveau *Reichsland Elsaß-Lothringen* dans son champ d'activités : l'art de la table. En 1895, elle participe avec un pavillon construit au cœur du parc de l'Orangerie à l'exposition industrielle et artisanale de Strasbourg, qui affirme le statut de la ville comme vitrine du nouvel empire allemand depuis la défaite de l'armée impériale française face à la Prusse en 1870 et le Traité de Francfort l'année suivante.

1

Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, G. Charpentier, Paris, 1883.

2

« À la fois poète, romancier, traducteur, dessinateur, ébéniste, peintre, imprimeur, fondateur du mouvement "Arts and Crafts" qui, par ses multiples créations dans les arts décoratifs, fut un véritable précurseur du design, ce fils d'une famille aisée, ayant hérité lui-même, très jeune, d'une confortable fortune, hostile aux théories économiques de son temps et à la révolution industrielle qui a assis l'hégémonie du capitalisme, fut un militant actif du mouvement socialiste, puisant dans le plaisir et dans le travail le motif fédérateur d'une rébellion dans le bonheur ». Thierry Gillyboeuf, « Préface », in William Morris, *L'art et l'artisanat*, trad. Thierry Gillyboeuf, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2011, p. 8.

3

Arjun Appadurai, « Introduction : marchandises et politique de la valeur », in *La Vie sociale des choses. Les marchandises dans une perspective culturelle* (dir. Arjun Appadurai), trad. Nadège Dulot, Les presses du réel, Dijon, 2020, p. 17.

4

En 1898-1899, la société, dont la direction revient au fils de Salomé, Eugène Neunreiter (1866-1921), se dote d'un espace-boutique au cœur du quartier de la Krutenau (où elle dispose déjà depuis dix ans de dépôts et d'ateliers) pour lequel elle passe commande à l'architecte Ferdinand Kalweit d'un bâtiment Art nouveau alliant l'esthétique et le fonctionnel, le beau et l'utile. Ce dernier érige un magasin en brique sur trois niveaux, percés de baies vitrées et de larges vitrines sur cour, avec un puits central soutenu par une structure reposant sur des poteaux de fonte, et deux escaliers hélicoïdaux en fer forgé. Un portail sur rue orné de bas-reliefs en pierre en forme de caducées symbolisant le commerce, de ferronneries curvilignes et d'une typographie emblématiques de l'Art nouveau complètera cet ouvrage en 1902. Le décor intérieur – des iris peints sur les poteaux et une fresque florale pour le plafond du premier étage et les boiseries du magasin – est confié à Adolphe Zilly, qui réalisera peu après les fresques polychromes des façades de l'ancienne droguerie de Schiltigheim au 30 rue Principale et de la maison égyptienne au 10 rue du Général Rapp dans la Neustadt.

Avec ses décors peints, escaliers en fer forgé et fenêtres en verre gravé, cette boutique construite durant la période la plus féconde de l'Art nouveau synthétise à elle seule l'appel à l'unité des arts porté par ce phénomène architectural et décoratif européen et transnational, qui prend sa source dans les formes de la nature et affirme la primauté de la vision individuelle (et donc du royaume de la psyché) sur la fonction des matériaux.

Le nouveau style est inextricable de ses dimensions commerciale et privée et doit d'ailleurs son appellation à *La Maison de l'art nouveau*, la boutique parisienne où le marchand et connaisseur Siegfried Bing installe des exemples de la création moderne internationale à partir de 1895. Strasbourg ne fait pas exception et, hormis pour le Palais des Fêtes et l'École des Arts Décoratifs, le style sera très majoritairement prôné pour les commandes architecturales du secteur privé (boutiques, maisons particulières, hôtels, etc.), les bâtiments publics construits à l'époque privilégiant le style académique, classique et historique (comme le Palais du Rhin, l'ancien palais impérial de style néo-renaissance germanique).

Spécialisée dans le commerce de porcelaines et verreries ainsi que dans la location de vaisselle, l'entreprise Neunreiter, qui s'appellera tour à tour « Wve E. Neunreiter & Sohn (Veuve E. Neunreiter & Fils) », « Les Grands Magasins Eugène Neunreiter », « Les Grands Établissements de Porcelaines et Verreries Eugène Neunreiter », comptera parmi ses fournisseurs des verreries de Meisenthal (Burgun, Schverer & Cie) et du Nord (Verrerie de la gare et F. Belotte à Aniche), les cristalleries d'Arques et de Saint-Louis, les maisons d'orfèvrerie Degrenne (Manche) et SMS (Baerenthal), les faïenceries du Moulin des Loups & Hamages à Orchies, celles de Lunéville, Badonviller et Saint-Clément,

5

Sarreguemines, Obernai, les porcelaines de Delaunay, Revol et Deshoulières, mais aussi des manufacturiers anglais, allemands et italiens. Parmi ses clients figurent des magasins (quincailleries, etc.), des hôtels, des restaurants, l'Hôpital Civil de Strasbourg, les Chemins de fer d'Alsace-Lorraine, la Coop Alsace et évidemment des particuliers. L'entreprise livre en Alsace-Moselle et dans les Vosges. Elle fournit un certain nombre de clients dans les colonies françaises, notamment en Algérie. Allemands et Anglais viennent aussi ponctuellement s'approvisionner au magasin.

En 1957, l'entreprise se spécialise dans le commerce de gros et abandonne la vente de certains biens comme les lampes. L'histoire du magasin et celle de son temps évolueront main dans la main jusqu'aux années 1960, qui marqueront la fin du long déclin du négoce depuis la Seconde Guerre mondiale. De 1964 à 1968, les locaux du 7 rue de l'Abreuvoir seront loués à Magmod (les anciennes Galeries Lafayette) comme espace de stockage et, de 1968 à 1989, ils serviront de dépôt de mobilier à l'entreprise Meubles Étoile. En 1997, les bâtiments côté rue Fritz seront démolis pour laisser place à la construction d'un immeuble de logements. La maison Neunreiter ne cessera officiellement ses activités qu'en 2008 et perdure encore sous la forme juridique d'une SAS administrée par Christian Oudot, son président depuis 1992, qui n'est autre que le petit-fils d'Eugène Neunreiter.

Dans l'espace laissé vacant depuis le départ de Meubles Étoile est organisée, en 1991, une exposition d'art contemporain par l'association La Montagne Brûle. En 1994, le Centre européen d'actions artistiques contemporaines (CEAAC)⁴, une jeune association spécialisée dans l'installation d'œuvres d'art dans l'espace public, convainc la puissance publique de la doter d'un lieu d'exposition. Identifié comme l'espace idéal pour ce projet de Centre d'art, l'ancien magasin sera réhabilité par le jeune architecte Éric Gauthier, ce qui lui vaudra une mention au Grand Prix Rhénan d'Architecture en 1997. À partir de 1995, le CEAAC officie depuis ce magnifique espace patrimonial inscrit en 2015 au titre des Monuments Historiques.

L'EXPOSITION

La présence au sein de l'exposition d'objets patrimoniaux prêtés par la famille Neunreiter rend hommage à la fondatrice de l'entreprise, Salomé Neunreiter, dont le portrait peint en clair-obscur par Léon Hornecker nous accueille dès l'entrée. C'est sous la gérance de son fils Eugène que le magasin vivra ses plus belles heures. Mort prématurément en 1921, c'est sans doute lui qui est à l'origine de la commande à Charles Spindler du tableau en marqueterie représentant la devanture du magasin, également exposé ici.

C'est sous l'œil de Salomé que se déploie le grand déballage de vaisselle du Moly shop, une boutique de céramique utilitaire dont les poteries émanent d'une prospection de plusieurs mois dans les ateliers de céramistes

alsaciens. Des objets iconiques provenant des poteries historiques Friedmann et Ludwig à Soufflenheim et Fortuné Schmitter à Betschdorf sont proposés à la vente. Une colonne de l'espace d'exposition présente une rangée d'assiettes, dans un accrochage librement inspiré des rares images d'archives de l'intérieur du magasin, dans deux réinterprétations contemporaines du « moucheté », l'un des motifs les plus anciens de Soufflenheim, obtenu par projection à partir d'un ustensile en branchage (comme un fagot) trempé dans la couleur ou « balai de sorcière » comme l'appellent les potiers...

Tandis qu'un certain nombre de pièces de l'exposition sont « en service » sous nos yeux (les ampoules de Nicholas Vargelis, les lampes de Julie Béna, les sculptures banc et socle de Walter Gürtler), d'autres ont un usage latent (les balais d'Alexandra Midal, les matériaux de chantier de la frise d'Estelle Deschamp), ou des fonctions multiples qui ne demandent qu'à être activées (les robes-lampes de Marianne Marić, les bâches peintes faisant office de stores ou d'assises de Flora Moscovici).

Les photographies de Françoise Saur viennent perturber cet équilibre et le complexifier puisque, dans ce cas, c'est de l'image ou plutôt de la représentation de ces objets utilitaires dont il est question. Si ses *Accumulations* ont une fonction dans l'exposition, il s'agit d'une fonction iconographique qui pourrait évoquer, en détournant éhontément les intentions premières de la photographe, les stratégies publicitaires entrepreneuriales. Les compositions au cordeau des assemblages d'objets à photographier de l'artiste pourraient également être rapprochées du modus operandi de l'étalagiste-décorateur de vitrines.

L'exposition est construite sur un principe d'économie de moyens et de recyclage poussé à son paroxysme. Et l'origine des tartes flambées servies lors du vernissage rappelle cette dynamique d'optimisation des ressources et de régal des restes, des marges. C'est dans cette logique que les peintures sur bâches réalisées par Flora Moscovici pour la commande publique « Camus » pendant le chantier de réaménagement du siège du ministère de la Culture à Paris (2021), et réutilisées une première fois pour son exposition aux Ateliers Vortex à Dijon (2022), sont ici recyclées; découpées à la mesure de parties et d'éléments choisis de l'espace d'exposition, elles viennent les envelopper, les recouvrir ou les signaler, et servent même de couvertures au livret de l'exposition dans une édition limitée.

Composée exclusivement de matériaux de récupération du champ de la construction, la frise architecturale d'Estelle Deschamp célèbre autant l'esthétique de la ruine que celle du chantier, transformant la multiplicité d'éléments industriels manufacturés en un unique « objet » artisanal et ornemental, certes « démarchandisé » mais dont la « marchandisation » est potentiellement intensifiée grâce à l'augmentation de valeur qui lui est attribuée⁵.

4

Le CEAAC est formé à l'initiative de Roland Recht, historien, ancien directeur des musées de Strasbourg, et de Robert Grossmann, ancien Conseiller municipal de Strasbourg (1965-2014), ancien Conseiller général du Bas-Rhin (1967-1979, puis 1982-2001), ancien Conseiller régional d'Alsace (1992-2004), ancien Président de la communauté urbaine de Strasbourg (2001-2008) et maire délégué de Strasbourg. L'association est portée par Paul Guérin, chargé de mission de 1988 à 2010, et par Évelyne Loux, qui fut, de 1992 à 2020, d'abord chargée de mission pour la Région Alsace, puis secrétaire générale et enfin directrice du CEAAC.

5

Arjun Appadurai, *op. cit.*, p. 47.

6

7

Marianne Marić, quant à elle, customise des abat-jour qu'elle transforme en robes dont elle habille non pas des modèles mais ses amies (dans un recyclage d'un autre type), qui deviennent ainsi des « filles-lampes », comme elle les nomme. Procède-t-elle ce faisant à une objectification des personnes ou personnifie-t-elle des choses ? Cette interrogation s'applique tout autant aux luminaires de Julie Béna, d'où transparaissent des fragments anatomiques tels des bouches, des mains ou encore des sexes féminins. Les œuvres des deux artistes se caractérisent par une approche féministe et genrée des choses qui ne dit pas son nom.

Lorsque Marianne Marić orchestre des performances à partir de ses robes-lampes, elle place les filles-lampes dans des situations où ces dernières doivent être « allumées » par le public, se moquant en passant de l'incongruité parfaite du terme dont la définition même, « aguicher un homme, faire naître chez lui le désir et s'en tenir là » (selon le *Larousse*), présuppose du genre féminin de la personne à l'origine de l'action. Nonobstant l'indigence du concept-même d'« allumeuse », la performance de Marianne Marić change la donne puisque la position des interrupteurs à tirettes, sous les jupes desdites filles, fait en sorte que ceux-ci requièrent un geste déplacé pour être enclenchés. Dès lors, qui allume vraiment qui, ou quoi ? Dans la lignée du mouvement #MeToo, cette performance est parfaitement subversive. En filigrane, elle rappelle à l'esprit la sur-objectification du corps féminin, dans les arts appliqués notamment, comme en témoigne l'abondance de meubles anthropomorphiques aux noms féminins, en particulier à la période rococo : causeuses, bergères, chiffonnières, marquises brisées et autres chaises à la reine⁶.

Ce sont des considérations sur le genre qui sont également au cœur de l'idéologie de la communauté religieuse des Shakers, cette branche du protestantisme fondée au XVIII^e siècle à la suite des Quakers, à laquelle Alexandra Midal se réfère dans son installation à l'étage du Centre d'art. Leur culte et le mode de vie qui en résulte (célibat, égalitarisme, pacifisme, collectivisme en matière de propriété, foi dans le travail et développement de l'artisanat) reposent en effet en premier lieu sur la croyance que Dieu n'est ni homme ni femme.

Des Shakers, on connaît aujourd'hui davantage les objets fonctionnels et réalisations architecturales – auxquels d'aucuns⁷, notamment les designers, vouent un véritable culte – que leurs rituels publics bruyants et expressifs qui leur ont valu leur surnom d'« agités » (*shakers* en anglais). Le rapport entre idéologie et forme et la manière dont l'un « informe » l'autre chez les Shakers sont analysés dans l'essai filmique d'Alexandra Midal, qui met en lien leur abstinence, la nature extatique de leurs pratiques d'adoration (chants, danses, retournements) et leurs productions formelles.

De la proximité géographique entre *Heaven is a State of Mind* d'Alexandra Midal et le *Lustre* de Julie Béna résulte un dialogue éminemment fécond. Puissamment menaçantes

6

Debora L. Silverman, *L'Art nouveau en France. Politique psychologie et style fin de siècle*, trad. Dennis Collins, Flammarion, Paris, 1994, p. 35.

7

Les réalisations des Shakers en matière de mobilier sont notamment perçues comme ayant été regardé de près par certains artistes de l'art minimal.

8

8

L'« ère des manifestations » désigne une période de l'histoire des Shakers allant de 1837 au milieu des années 1850, lorsque la communauté connaît un renouveau spirituel marqué par des visions et des expériences extatiques de ses adeptes, exprimées en chants, danses et dessins.

de par leur taille et facture, les vulves en verre du luminaire de Julie Béna résonnent avec la formule « Shake, shake, shake » qui conclut la vidéo d'Alexandra Midal et nous rappelle « l'ère des manifestations »⁸.

Enfin, la relation entre design et idéologie est aussi centrale chez Nicholas Vargelis, dont le travail autour de l'iconographie et de l'histoire des formes, comme celle de l'ampoule, démontre que les organisations sociales sous-entendent des formes technologiques et que formes et techniques entretiennent des relations complexes liées à l'histoire de leurs usages. Quand l'Union Européenne a pris la décision de retirer les ampoules à incandescence du marché en 2016, les fabricants ont développé de nouveaux produits mais en reconduisant, sans nécessité technique, les formes de cette technologie désormais caduque : bulbe, ampoule, filament... L'artiste en parle comme d'esthétiques gratuites devenues bavardes, la forme ne suivant plus la fonction. Il raconte que lorsqu'il distribue gratuitement les ampoules aujourd'hui interdites à la production et à l'importation lors d'actions performatives, il est « insulté par les écolos, mais félicité par les économistes et les amateurs de culture qui dénoncent la provenance chinoise et la présence de plastique et de mercure dans les composants des nouvelles ampoules autorisées. » Chassez l'idéologie...



9

MOLY-SABATA

Moly-Sabata est une résidence d'artistes fondée en 1927 à Sablons, au bord du Rhône. Elle accueille aujourd'hui une trentaine d'artistes chaque année qui cultivent un intérêt particulier pour la terre cuite. Sur place, Moly-Sabata propose une boutique de céramique utilitaire permettant au public d'acquérir des objets façonnés dans des ateliers du pays entier et au-delà. L'initiative s'inscrit dans le succès de l'exposition-vente *Aux foyers*, présentée à l'automne 2020, qui remet au goût du jour la tradition locale qui voulait que les villageois achètent leur vaisselle à Moly-Sabata. Le soutien matériel à sa communauté d'artistes se prolonge ainsi : 25 % des ventes sont affectées à des bourses de production, le reste des recettes revenant aux exposant-e-s. Le dispositif de présentation du Moly shop consiste en un simple plateau sur tréteaux, sur lequel s'alignent en un grand déballage des poteries par dizaines.

Depuis sa création, le Moly shop a présenté Nadia Agnolet (Paris), Victor Alarçon (Bourgogne), Héloïse Bariol (Rouen), Pauline Bonnet (Marseille), Léa Brodiez (Drôme), Sebastian Buerkner (Londres), Ève Chabanon (Bruxelles), Jean-Jacques Dubernard (Vienne), Clément Garcia (Paris), Jean-Jacques Gentil (Loire), Lucie Malbéqui (Paris), Marcel (Monaco), Marianne Marić (Mulhouse), Étienne Mauroy (Bretagne), Nitsa Meletopoulos (Bourgogne), Anne-Lise Roussy (Ardèche), Anne Verdier (Roannais) et Magali Wagner (Lyon).

Pour *Au Bonheur*, le Moly shop s'exporte. Son avatar strasbourgeois sera alimenté par les productions d'artisan-e-s installé-e-s en Alsace. Ce projet hors les murs poursuit l'objectif de distribuer des œuvres d'usage en privilégiant le circuit court.

www.moly-sabata.com/a-propos/moly-shop



LES POTIER.E.S DU MOLY SHOP

La Poterie Friedmann fait partie des plus anciennes de Soufflenheim, active depuis 1802. L'entreprise familiale perpétue depuis sept générations le façonnage de la terre naturelle locale réputée pour ses qualités réfractaires, et extraite dans la forêt voisine. Aujourd'hui, ce sont Sabine Fessler et Joseph Pfister qui tiennent l'atelier connu pour sa céramique culinaire traditionnelle comme les kougelhops et terrines, ainsi que pour ses fameux moules à agneau pascal, toujours modelés à la main.

www.poteriefriedmann.fr
www.instagram.com/poteriefriedmann

Sophie Irwin tourne l'argile à Strasbourg, à l'Atelier Kylix, qu'elle a baptisé du nom d'une coupe grecque pourvue d'anses, dont les contours dictent l'élégance de tout ce qu'elle façonne. Née en Angleterre en 1995, elle complète ses études de céramique en travaillant deux ans à la Poterie Ravel à Aubagne. La potière allie tradition et sophistication dans des pièces aux lignes sobres et lyriques. Elle met par ailleurs sa virtuosité au service d'artistes tels que Mathieu Cossé ou Matthew Lutz-Kinoy.

www.atelierkylix.com
www.instagram.com/atelier_kylix

Le Palais du Corbeau émaille au pinceau de la faïence modelée à Strasbourg, dans une fabrique située entre le Palais Rohan et la place du Corbeau. Dans leur joli capharnaüm, parmi une foule de bibelots, se distinguent parfois des extravagances qui voudraient servir. Bougeoirs, tasses, vases, bouteilles, théières, saladiers, assiettes ou boîtes se hissent d'un décor luxuriant qui ne s'interdit pas d'être bavard. Sous cette étiquette collaborent depuis fin 2019 Sarah Calba et Olivier Crocitti.

www.lepalaisducorbeau.fr
www.instagram.com/palaiscorbeau

La Poterie Ludwig a été créée à Soufflenheim en 1870. Aujourd'hui, Michel Ludwig perpétue les gestes et secrets qui font la réputation du métier de ses aïeux. Son atelier se distingue notamment par un calibrage réalisé grâce à des moules en plâtre placés sur un tour à axe excentrique pour aboutir à la forme elliptique nécessaire à la fabrication de contenants. Il produit également les traditionnels moules à agneau pascal, et détient une technique inédite pour effectuer le fameux décor moucheté.

www.visit.alsace/277000423-poterie-ludwig

Marianne Marić est photographe, sans que sa pratique première n'exclue des projets relevant de la sculpture, de la chorégraphie et de la vidéo. Née en Alsace en 1982, elle se forme aux écoles d'art et de design de Nancy puis de Dublin. Elle engage de nombreuses collaborations, notamment avec des potiers tels que Jean-Jacques Dubernard, icône de la terre vernissée avec qui elle a développé une série d'objets inspirés par différents folklores, lors d'une résidence en 2019-2020 à Moly-Sabata.

www.mariannemarić.com/ www.instagram.com/marianne__maric

La Poterie Fortuné Schmitter existe à Betschdorf depuis 1844, pratiquant le véritable grès au sel d'Alsace. Cette technique séculaire de vitrification rend les objets étanches et inaltérables, assurant ainsi une excellente qualité alimentaire, parfaitement indiquée pour conserver la choucroute, le saindoux, la liqueur et le vin. Le tournage de l'argile, le décor à l'oxyde de cobalt et la cuisson au gaz à 1250° sont toujours réalisés selon un savoir-faire familial aujourd'hui dans les mains de la plus jeune génération.

www.poterie-schmitter.com

Camille Schpilberg travaille la porcelaine blanche à la plaque à Fréland dans le Haut-Rhin. Elle transforme la surface en volume, sans en cacher les coutures. Née à Paris en 1978, elle se forme en 2004 à l'Institut Européen des Arts Céramiques de Guebwiller, où elle intervient aujourd'hui. Son vocabulaire simple et silencieux s'incarne en une terre colorée d'émaux sobres et de barbotine. Par ailleurs, la potière s'investit depuis 2020 dans le collectif F.A.I.R.E. argile agissant à son échelle pour un monde plus juste.

www.faireargile.fr

Dominique Stutz sculpte la terre à Roderen dans le Haut-Rhin, au sein d'un laboratoire installé au sous-sol de sa maison familiale. Une recherche passionnée d'émaux y prend ses aises. Née en Alsace en 1967, elle professionnalise son activité de céramiste après une formation à l'Institut Européen des Arts Céramiques de Guebwiller en 2014. Prix, résidences et expositions confortent une pratique plasticienne, bien qu'une superbe vaisselle existe toujours dans quelques cartons ré-ouverts à l'occasion d'*Au Bonheur*.

www.dominicestutz.com

www.instagram.com/dominicestutzceramiste

T R (Thomas Roger) œuvre à Motoco à Mulhouse, où il expérimente notamment l'impression 3D et le moulage de jesmonite au sein du binôme La double clique. Ce studio de design pluridisciplinaire voit le jour en 2018 à la suite des études de ses fondateurs à la Haute École des Arts du Rhin. Né à Strasbourg en 1995, le designer répond à l'invitation à l'exposition *Au Bonheur* en développant en solo une nouvelle ligne d'objets en céramique modelée, signée de ses simples initiales.

www.instagram.com/ladoubleclique

Alban Turquois façonne les choses au fil d'un apprentissage digne des compagnons du devoir. Né en 1996 à Cannes, il entame des études artistiques à Lyon, Nantes puis Strasbourg à la Haute École des Arts du Rhin, avant de préciser cette année sa formation à l'Institut Européen des Arts Céramiques de Guebwiller. Sa pratique encyclopédique s'aiguise au contact d'autres artistes et d'artisans, nourrie par la grande curiosité du sculpteur pour les matériaux, et pour l'intelligence et l'histoire de leur mise en forme.

www.albanturquois.com/ www.instagram.com/albanturquois

Giom Von Birgitta tourne le grès à Motoco à Mulhouse. Il concentre sa production sur de l'utilitaire diffusé en ligne, en boutiques et sur les marchés, partageant partout l'entrain qui caractérise son activité. Né à Paris en 1982, il se forme à la céramique à partir de 2017 dans le Périgord, en Lorraine puis en Bretagne, avant d'ouvrir son propre atelier. Son engagement lui a récemment valu d'être labellisé par la marque Alsace ayant pour objectif de valoriser les acteurs de l'attractivité régionale.

www.giomvonbirgitta.com/ www.instagram.com/giomvonbirgitta







JULIE BÉNA

La pratique située de Julie Béna est marquée par son histoire personnelle : elle passe son enfance dans un théâtre itinérant dans lequel elle joue la comédie jusqu'à l'adolescence. Nourrie d'un ensemble éclectique de références allant du théâtre, de la théorie et de la littérature (récits antiques et mythologiques) à la culture populaire (cabaret, mime, cirque, comédie musicale, monde de la nuit), elle s'empare des enjeux complexes qui entourent ses statuts de femme, artiste et mère. Son travail s'appuie sur des performances tragico-burlesques dans lesquelles elle incarne des avatars (comme le « Jester », un genre de fou du roi coiffé d'un tricorne, ou « Strakati », personnage mi-Joker mi-mante religieuse), que l'on retrouve aussi dans ses films et ses installations mêlant objets et textes.

Dans l'exposition *Au Bonheur*, qui est traversée par la question de l'utilitaire dans l'art comme dans la vie, Julie Béna présente une série de luminaires : deux lustres, deux appliques et une lampe sur pied. Tous sont humanisés à leur manière, soit en ce qu'ils portent en eux les stigmates de leur genre, comme ce lustre en chaînes orné de moulages de vulves en verre, soit en ce qu'ils représentent ou intègrent des fragments anatomiques tels que bouches, mains ou cette jambe qui s'échappe d'une sculpture à la fois table, lampe, porte-verre et valet.

Née en 1982 à Paris, Julie Béna vit et travaille à Prague. Diplômée en 2007 de la Villa Arson (Nice), passée par la Gerrit Rietveld Academie à Amsterdam, elle rejoint en 2012-2013 le Pavillon, programme du laboratoire de création du Palais de Tokyo. Entre 2012 et 2016, elle est en résidence à la Fonderie Darling (Montréal), à Futura (Prague), à l'International Studio & Curatorial Program (ISCP, New York), au Fahrenheit de la Flax Foundation (Los Angeles) ou à Rupert (Vilnius). Récemment, son travail a fait l'objet d'expositions personnelles à la Villa Arson, Nice (2021) ; au Kunstverein Bielefeld (2020) ; au Jeu de Paume, Paris, au Capc Musée d'art contemporain, Bordeaux, et au Musée Amparo, Puebla, Mexique (toutes 2019). Julie Béna a créé et réalisé de nombreuses performances au Centre Pompidou, Paris ; à l'ICA, Londres ; au M Leuven, Belgique ; au Palais de Tokyo, Paris ; et à Performa, New York. Elle est représentée par les galeries Polansky à Prague et Nicoletti Contemporary à Londres.



ESTELLE DESCHAMP

Les sculptures d'Estelle Deschamp se présentent sous la forme d'agencements de matériaux de chantier comme le plâtre, le bois, le verre, le béton, le goudron, la mousse ou encore le PVC, dont elle révèle le potentiel esthétique par la répétition, l'accumulation, l'empilement et la stratification. De sa pratique d'atelier collectif, l'artiste tire une propension particulière à transformer rebuts et chutes hétéroclites en assemblages sculpturaux d'où affleurent ornements ou sédiments. Dans ses constructions matériologiques qui s'apparentent à des tranches de paysages, l'artiste convoque des savoir-faire artisanaux des champs de la maçonnerie (comme l'art du décor en staff), de la marqueterie ou encore de la pâtisserie (avec une mention spéciale pour ses vagues ornementales réalisées en linoléum façon « Viennetta »).

Au CEAAC, l'installation d'Estelle Deschamp se matérialise par une grande frise architecturale aux motifs et couches multiples soutenue par des étais et prenant appui sur les parois et poutres métalliques qui furent installées lors de la réhabilitation du Centre d'art dans les années 1990. Véritable tour de force technique, l'œuvre est à la fois d'une simplicité déroutante et d'une étonnante virtuosité. Elle offre une parfaite synthèse de la sensibilité de l'artiste pour le décoratif et le géologique, tout en sublimant l'espace Art nouveau richement décoré qui lui sert d'écrin.

Diplômée de l'École des beaux-arts d'Angoulême (devenue l'ÉESI Angoulême-Poitiers) et de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg (devenue la HEAR), Estelle Deschamp (née à Annecy en 1984), vit et travaille à Bordeaux. En 2008-2009, lors d'une année de césure, elle se forme à l'Académie des Beaux-Arts de Vienne aux côtés de Manfred Pernice. Son travail a fait l'objet d'expositions personnelles au centre culturel Una Volta à Bastia (2022), aux arts au mur artothèque de Pessac (2019) et à la galerie Silicone à Bordeaux (2016). Récemment, elle a participé aux expositions collectives *Impasse des Lilas* par MBL architectes à arc en rêve centre d'architecture, Bordeaux (2022); *Desperanto* par Zebra3, Pola, Bordeaux et *Mutations, Memento, Auch* (toutes deux 2021); ainsi qu'à la Biennale de l'Architecture disparue organisée par l'association Solarium Tournant à Aix-les-Bains (2020). Elle est par ailleurs membre du collectif d'artistes CUMULUS et de l'association Chignole.



WALTER GÜRTLER



Walter Gürtler était sculpteur. Quelques rares éléments de mobilier surgissent au sein de sa production, et c'est pourtant par ce biais que beaucoup rencontrent son travail, notamment en fréquentant l'ancienne synagogue de Hégenheim. Le tabouret et le banc présentés dans l'exposition *Au Bonheur* figurent habituellement dans ce vaste espace qui fut un temps l'atelier de l'artiste. Réalisées en taille directe dans la chair du bois, leurs superbes formes géométriques convoquent mille références culturelles tout en affirmant une universalité irréductible. Humbles trônes, leur évidence freine tout élan d'en dire plus.

Walter Gürtler a développé durant six décennies une pratique sculpturale nourrie par ses nombreux voyages de jeunesse. Utilisant diverses essences de bois et qualités de pierre, l'artiste réalise exceptionnellement quelques pièces de mobilier. Les deux éléments présentés ici reflètent la géométrie radicale et les résonances brancusiennes qui caractérisent sa statuaire au cours des années 1970. Né en Suisse en 1931, Walter Gürtler se forme auprès de tailleurs de pierre et suit des cours aux Beaux-Arts de Bâle. C'est en 1961 qu'il s'établit dans l'ancienne synagogue d'Hégenheim, un village du Haut-Rhin dont il deviendra progressivement une figure incontournable, se faisant un temps appeler *Walthari*. Il y travaillera jusqu'à son décès en 2012. Ce qui fut son atelier existe toujours aujourd'hui en tant qu'espace culturel animé par l'artiste Mimi von Moos.

LA DOUBLE CLIQUE



La double clique est un studio de design fondé en 2018 par Thomas Roger et Trystan Zigmann. Au sein de cette entité, ils exercent respectivement dans le champ de l'objet et du graphisme, en étant basé à Mulhouse pour l'un et à Lyon pour l'autre. Ils commencent à collaborer durant leurs études supérieures, animés par un intérêt commun pour les arts numériques. Les outils qu'ils élaborent permettent de décliner un même univers de façon transversale, sur le papier autant qu'en volume, par l'image comme par la sculpture. Modélisation, rendu et impression oscillent entre la deuxième et la troisième dimension. Une véritable correspondance existe entre ces productions, vases ou affiches, conçues en collections successives. Leur travail a principalement trouvé jusque-là une visibilité dans le monde des arts appliqués, qu'il dépasse pourtant.

La double clique célèbre les outils numériques comme une nouvelle forme d'artisanat. Ce duo de designers travaille avec des logiciels de sculpture 3D pour créer des formes sensibles, qui peuvent par la suite donner vie à des objets. Ceux présentés dans l'exposition *Au Bonheur* sont réalisés à partir de moules hydrosolubles en BVOH (Butenediol Vinyl Alcohol Co-polymer), un matériau fusible d'origine végétale mis en forme à l'aide d'une imprimante 3D. Les volumes sont ensuite tirés en jesmonite, une résine acrylique non toxique mélangée à diverses poudres naturelles offrant une large gamme de matières et de couleurs. Ce procédé assure une production éco-responsable tout en émoustillant les potentialités créatives. On constate chez La double clique un certain plaisir à associer des formes antiques à des nouvelles technologies, fusionnant ainsi archéologie et informatique. Toutes leurs collections sont dessinées, fabriquées et assemblées à Motoco à Mulhouse.

MARIANNE MARIĆ



Marianne Marić devient cheffe d'orchestre lorsqu'elle active ses objets dans le cadre d'événements joyeux. C'est le cas avec les *Lamp-girls*, un projet qui fait déambuler dans la foule des jeunes femmes revêtues d'abat-jours. Façonnés par un artisan abat-jouriste en tant qu'éléments fonctionnels de décoration, les costumes peuvent ainsi s'illuminer lorsque l'on tire sur la ficelle pendant entre les jambes des personnes qui les portent. Leur faisant incarner par provocation le mythe de la femme-objet, l'artiste renverse les choses en attribuant le pouvoir à ses modèles : les filles témoignent en effet que les hommes, en particulier, se révèlent très intimidés par la mise en scène.

Marianne Marić est photographe, mais sa pratique n'exclut pas des projets relevant de la sculpture, de la chorégraphie et de la vidéo, et motive de nombreuses collaborations. Son parcours s'enrichit des communautés qu'elle traverse, en immortalisant leurs manières de faire corps. Née en Alsace en 1982, elle se forme à l'École Nationale Supérieure d'Art et de Design de Nancy, puis au National College of Art and Design de Dublin, d'où elle sort diplômée d'un Master en 2009. S'en suit une série de séjours marquants à travers l'Europe, notamment dans les Balkans. Sa collaboration fertile avec le commissaire Pierre Bal-Blanc culmine avec la création de l'opéra-performance *Silence, œuvres ouvertes*. Ses *Lamp-girls* sont régulièrement sollicités dans des contextes de mode, depuis le studio de Nick Knight à Londres jusqu'à la villa Noailles à Hyères. Depuis 2019, elle séjourne régulièrement à Moly-Sabata, où elle réalise la publication *Sabata Cash* ainsi qu'une collection de céramiques en terre vernissée.

ALEXANDRA MIDAL



Historienne du design, artiste-commissaire, Alexandra Midal développe une recherche en culture visuelle qui donne lieu à des expositions, des livres et des films qu'elle montre dans des musées (Cape Musée d'art contemporain de Bordeaux; MAD, New York; Cité du Design, Saint-Etienne, etc.). Enseignante à la HEAD – Genève depuis 2009, elle a été directrice du Fonds Régional d'Art Contemporain de Haute-Normandie, assistante de Dan Graham et commissaire, entre autres, des expositions *Tomorrow Now: When Design Meets Science Fiction*, MUDAM, Luxembourg (2007); *Liberté, Égalité, Fraternité*, Wolfsonian FIU, Miami (2012); *Eames & Hollywood*, ADAM, Bruxelles (2016); *Popcorn - Art, Design et Cinéma*, MAMC, Saint-Etienne (2017). Elle prépare actuellement l'exposition *Top Secret* pour la Cinémathèque Française, Paris et La Caixa, Barcelone, Madrid (2022-2023). Récemment, Alexandra Midal a publié *Design by Accident – For a New History of Design*, Sternberg Press (2019); *La Manufacture du meurtre*, Zones/Éditions La Découverte (2018); et *Girls*, revue Faire n° 29 (2021).

Fondée à la fin du XVIII^e siècle par Ann Lee, une jeune femme de condition modeste née à Manchester et convaincue d'être la réincarnation du Christ, la secte des Shakers postule l'égalité entre hommes et femmes, et entre tous les individus, quelles que soient leur origine, leur religion ou leur classe sociale. La vie en communauté, la propriété collective des biens, la confession publique, le recours à l'artisanat, la pratique du jeûne et l'observation du célibat figurent parmi les préceptes de cette nouvelle doctrine héritée du protestantisme tendance Quakers. Les Shakers doivent leur nom aux transes et tremblements qu'ils intègrent à leurs rituels pieux par le biais de danses. La légende raconte que, peu après avoir émigré aux États-Unis et posé les jalons idéologiques de cette nouvelle communauté théologique, Ann Lee meurt en chantant des glossolalies sur un fauteuil à bascule.

En Amérique, tandis que la secte s'agrandit, elle s'ouvre au commerce : ses membres vendent leurs inventions, parmi lesquelles la pince à linge, les graines en sachet, le balai plat et la chaise à bascule, qu'ils contribuent à populariser et à disséminer dans les foyers du pays. En août 1837, on rapporte qu'au cours des prières quotidiennes, des jeunes filles shakers, comme possédées, auraient virevolté sans pouvoir s'arrêter, parlé et chanté en langues inconnues et dessiné des cosmogonies. Cet épisode, à l'origine des spéculations d'Alexandra Midal dans son essai vidéo, est considéré comme le début d'une période de dix ans, désignée comme « l'ère des manifestations » ou « l'œuvre de Mère Ann ».

Pour *Au Bonheur*, Alexandra Midal présente les deux films *Heaven is a State of Mind* et *Shake, Shake, Shakers* ainsi qu'une série d'objets utiles et décoratifs en un hommage croisé à Ann Lee et au « style nouille », comme ses détracteurs avaient à l'époque qualifié l'Art nouveau.

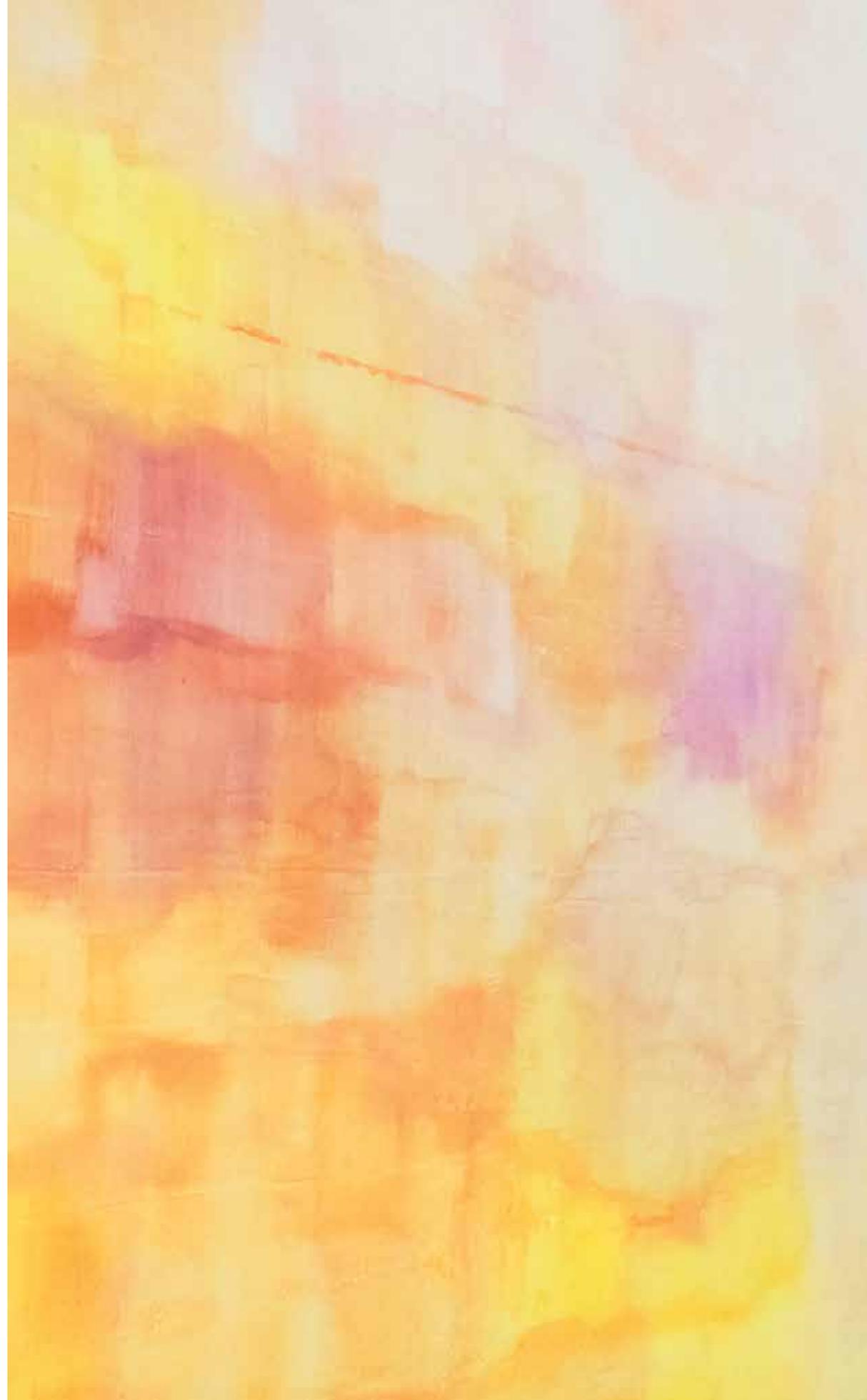
FLORA MOSCOVICI

Depuis une dizaine d'années, Flora Moscovici développe un travail de peinture in situ (en intérieur comme en extérieur) qui transforme la perception d'espaces sans volonté d'être illusionniste. Sa peinture s'articule autour de la relation entre couleur et lumière et s'entend toujours dans un rapport à un support spécifique, déterminé par le contexte historique, social et topographique des sites qu'elle investit. Sa technique change au gré de ces facteurs, lesquels dictent également ses gestes et les couleurs qu'elle applique, à la brosse ou au pistolet, dans de subtils dégradés qui créent des camaïeux colorés. Sa peinture, assez diluée, ne masque pas, mais fait au contraire ressortir toutes les aspérités du support. Son travail se nourrit de l'histoire globale de la peinture, qu'elle soit sacrée ou profane, et ses références vont de la peinture religieuse à celle de rue.

Son travail sur la façade du CEAAC rend compte de sa conviction que l'intérieur d'un lieu et ce qui s'y passe se reflètent à l'extérieur : l'artiste prend en considération aussi bien certains détails peints de l'intérieur de ce bâtiment d'exception, ancienne boutique Art nouveau d'« art de la table », que son environnement urbain immédiat pour définir une palette à partir des couleurs des éléments qui l'entourent – tomettes, décors peints, bitume, pierres en grès, rideaux métalliques, portail en fer forgé – afin d'évoquer à la fois le passé du lieu, son présent, et son futur.

À l'intérieur du CEAAC, des chutes de bâches peintes (provenant de son exposition *Revêtement* à Dijon, elle-même issue du projet *Cité Polychrome* à Paris) viennent habilement souligner, recouvrir, masquer ou envelopper des fragments choisis de l'architecture, du mobilier ou des éditions du CEAAC dans une logique de recyclage d'une peinture devenue « utilitaire » dans laquelle on lit, sur laquelle on marche ou l'on s'assied, quand on ne l'achète pas au mètre à la fin de l'exposition.

Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Arts Paris-Cergy en 2011, Flora Moscovici a récemment exposé son travail aux Ateliers Vortex à Dijon (2022) ; au Musée des beaux-arts de Rennes (2021) ; au SHED, Centre d'art contemporain de Normandie (2020) ; ou à Dundee Contemporary Arts en Écosse (2019). Ces dernières années, elle a également réalisé plusieurs commandes picturales publiques d'envergure, comme *Cité Polychrome* (2021) pendant les travaux de modernisation du ministère de la Culture à Paris ou *Helen's Stairway* (2021) au siège de la Villa Albertine à New York. Plus récemment, elle a réalisé l'œuvre in situ *Ville Songe* au Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain (MAMAC) de Nice (2022). Parmi ses interventions, on compte également des peintures sur des bâtiments comme une ancienne cheminée gothique du xv^e siècle à Nantes (2019) ou encore un mas provençal à Montpeyroux dans l'Hérault (2021). De 2017 à 2022, elle a enseigné à l'École européenne supérieure d'art de Bretagne – site de Brest, puis à l'École nationale supérieure d'art et de design de Nancy.



FRANÇOISE SAUR



Françoise Saur développe des projets sentimentaux dans lesquels elle partage l'image des choses telles qu'elle les vit. À la mort de sa mère, l'artiste découvre quantité d'objets que celle-ci a amassés au cours de sa vie. Du sentiment de violence existentielle se dégageant de ces collections futiles, amplifié par la certitude que tout allait être dispersé, l'artiste produit la série *Accumulations*, dont sont extraites les images présentées dans l'exposition.

Françoise Saur confie qu'avec le temps, plus elle voit flou, plus elle photographie net. Cette envie de précision passe ainsi par les capacités techniques de son matériel, l'artiste réalisant ses images avec un appareil numérique haute définition. Un important travail sur écran suit la prise de vue, à scruter le rectangle lumineux comme on œuvrait jadis à la chambre photographique, en prenant le temps. Loin de l'instantané, chaque composition est bâtie en studio. L'artiste y opère des mises en scène, regroupant des éléments par affinités. La lumière est très étale, sans contraste d'ombre. Cette frontalité nue pointe la tradition picturale de la nature morte, suggérant presque des rapprochements avec la photographie publicitaire, une utilisation parmi d'autres du médium photographique.

Françoise Saur publie et expose son travail depuis les années 1970, et sera la première femme lauréate du Prix Niépce en 1979. Elle a notamment documenté plusieurs poteries d'Outre-Forêt dans son ouvrage *L'Album de Françoise en Alsace*, publié aux Éditions AMC en 1985. Parmi d'autres récompenses, le CEAAC lui attribue le Prix de la Ville de Colmar en 2005. Née à Alger en 1949, elle arrive en Alsace à l'âge de douze ans, étudie à l'École Louis-Lumière à Paris puis à la Folkwangschule für Gestaltung à Essen. La vie rustique, ici comme ailleurs, demeure un motif qui traverse sa production. Portraits et natures mortes affichent une même authenticité, fruit de sa détermination à décrire sensiblement les choses. En parallèle de ses séries thématiques, l'artiste tient un journal photographique commencé il y a plus d'un demi-siècle.

NICHOLAS VARGELIS



Né en 1979 à Boston, Nicholas Vargelis vit et travaille à Aubervilliers et à New York. Designer lumière de formation, aujourd'hui commissaire et artiste, il modifie le cours des choses lorsqu'il s'installe en France pour étudier l'art à l'Université Paris VIII Saint-Denis et à l'École Nationale Supérieure d'Arts Paris-Cergy, dont il sort respectivement diplômé en 2009 (Maîtrise d'Art Contemporain et Nouveaux Médias) et 2011 (DNSEP option Art). Ses projets individuels et collectifs ont été montrés au Cneai =, Paris (2021); aux Laboratoires d'Aubervilliers (2020); à la Villa Romana, Florence (2017); au Parc Saint Léger Centre d'Art, Pougues-les-Eaux (2016). Récemment, il a organisé des expositions *I need to work, I must quit my job* à la Cité internationale des arts, Paris (2022); et co-organisé, avec Sylvie Boulanger, *Nuit électrique*, MABA, Nogent-sur-Marne (2020) et *Museum Without Building – A Project by Yona Friedman* à l'AIA New York | Center for Architecture, à la Elizabeth Foundation for the Arts, à la Emily Harvey Foundation et au Petit Versailles, New York (2019).

Depuis quinze ans, Nicholas Vargelis collectionne les ampoules à incandescence, lesquelles permettent à l'œil de percevoir un spectre de couleurs plus large que les LED. L'artiste s'intéresse à la lumière de longue date et la considère comme un élément fondamental de l'architecture, une infrastructure à elle seule. Ses œuvres tendent à rendre visible cette dernière, en orchestrant des variations lumineuses à partir d'ampoules, de douilles et de câbles qu'il combine dans des installations performatives ou des systèmes à activer. En investissant le champ et les lieux de l'art, il remet en question ses conventions et notamment celle d'équiper les galeries d'art de lumières blanches, lui qui affectionne les lumières de carnaval et l'esthétique du divertissement.

Pour *Au Bonheur*, Nicholas Vargelis présente un triple projet: une intervention globale autour du réseau électrique du CEAAC dont il change le système pour permettre au public de choisir – parmi trois ambiances lumineuses – l'éclairage de l'exposition en actionnant des interrupteurs sur une cimaise spécialement construite à cet effet; un livre d'artiste produit en risographie avec des centaines d'images de scans de boîtes d'ampoules à filament correspondant à un inventaire des modèles qui étaient encore il y a peu disponibles sur le marché; et enfin, une conférence performée revisitant l'histoire de l'ampoule à incandescence et témoignant de la fascination de l'artiste pour cette technologie aujourd'hui révolue.

Centre Européen d'Actions Artistiques Contemporaines

7 rue de l'Abreuvoir, 67000 Strasbourg
+33 (0)3 88 25 69 70
contact@ceaac.org / www.ceaac.org
Mer › Dim, 14h › 18h (sauf jours fériés)

Équipe

Anne Wachsmann, Présidente
Alice Motard, Directrice
Margot Rieder, Administratrice
Anne Ponsin, Chargée de communication
Gérald Wagner, Chargé des publics
Elodie Gallina, Chargée des relations internationales
Roland Görgen, Régisseur
Gladys Hervé, Médiatrice et assistante de régie
Sophie Prinsen, Coordinatrice des expositions et assistante de régie
Auriane Marx, Stagiaire
Fatiha Machtoune, Agent d'entretien

Co-commissaire

Joël Riff est commissaire d'exposition. Pour Moly-Sabata, dont il rejoint l'équipe en 2014, il initie plusieurs projets par an et invite des artistes en résidence de production. Né en Alsace en 1984, il se forme aux arts appliqués à Bischheim puis à l'école Duperré à Paris, où il intervient aujourd'hui comme chargé de cours de culture visuelle. Il fonde en 2008 la chronique *Curiosité*, qu'il publie en ligne chaque lundi matin, contribue à la *Revue de la Céramique et du Verre* depuis 2017, et répond régulièrement à des commandes de textes. En 2022, il est membre du jury du Concours international de Céramique de Carouge en Suisse et rejoint la commission d'acquisition du Cnap au sein du collègue Arts décoratifs, design et métiers d'art. Outre *Au Bonheur*, il assure cette année le commissariat des expositions *Tarasque et silures* à Art-o-rama à Marseille et *Millefleurs* à Moly-Sabata, en résonance avec la Biennale de Lyon. La Fondation d'entreprise Hermès le nomme commissaire de La Verrière à Bruxelles à partir de 2023.

Remerciements

Margaux Bonopera, Alexandre Cretti, Emmanuelle Castellan, Amélie Cooper, Martin Desinde, Sibylle de La Giraudière, Victor Déruet, Zilia Marquet-Ellis, Anna Millers, Oscar Nicod, Martine Nicoletti, Christian Oudot, Clément Petibon, Emma Pflieger, Marie Primard-Mouhot, Sandrine Riff, Jeanne Schneeberger, Mimi von Moos, Mathias Zieba, Nicolas Ziegler, Léonie Zikos

Les Ateliers Vortex (Fiona Lindron, Annelise Ragno) / L'IEAC, Guebwiller (Isabelle Rabet, Sandrine Bringard) / Le Musée de la poterie, Betschdorf / Le Musée Théodore Deck, Guebwiller (Louise Bannwarth) / Le Ventre (Mimi von Moos) / Le véritable balai de Grisolles (Jean-Marc Coulom) / Les tartes flambées Michel Gallmann / Moly-Sabata (Pierre David, Virginie Retornaz) / Nicoletti Contemporary (Oswaldo Nicoletti, Camille Houzé) / Polansky Gallery (Filip Polansky)

Textes Alice Motard et Joël Riff
Graphisme Hugo Feist, Horstaxe
Impression OTT Imprimeurs

Le CEAAC bénéficie du soutien de la Région Grand Est, de la Ville de Strasbourg, de la DRAC Grand Est et de la Collectivité européenne d'Alsace.

Programmation culturelle

Tous les événements ont lieu au CEAAC sauf indication contraire.

Octobre

20.10.2022, 18h30

Présentations de la potière Camille Schpilberg (collectif F.A.I.R.E. argile) et de la photographe Françoise Saur

Novembre

02.11.2022, 18h30

Conférence des chercheur-se-s Damien Delille et Alexandra Midal sur le genre des objets et les Shakers (Auditorium de la HEAR)

25.11.2022, 18h30

Performance *F for Fake or 20th Century Light* de l'artiste Nicholas Vargelis

Décembre

03 et 04.12.2022, 16h30

Intervention culinaire de la créatrice Johanna Kaufmann

17.12.2022, 18h30

Performance *Lamp-girls* de l'artiste Marianne Marić

Janvier

06.01.2023, 18h30

Galette des rois autour des fêtes en faïence réalisées par les étudiant-e-s de l'option Art Objet de la HEAR lors d'un workshop de JJ von Panure

Légendes

p.1 et 3 - Magasin Neunreiter, images d'archives, non datées

p.9 - Nicholas Vargelis, *F for Fake or 20th Century Light* (détail), 2022, édition, risographie, design graphique: Martin Desinde et Nicholas Vargelis, courtesy de l'artiste

p.10 - Moly shop, octobre 2021 © Moly-Sabata

p.11 - Giom Von Birgitta, divers grès tournés, émaux personnels, cuissons électrique et gaz, crédit photo: Sébastien Maurer

p.13 - Sophie Irwin, *Collection grecque* (bols, pichet), 2022, grès blanc tourné, émaux faits maison, cuisson électrique, crédit photo: Davy Toussaint

p.13 - Le Palais du Corbeau, *Tasses englouties*, 2022, 10x10x12 cm, faïence moulée et modelée, émaillée, courtesy des artistes

p.14 - Décoration d'assiette à l'aide d'un barolet © Poterie Friedmann

p.14 - Dominique Stutz, ligne *Fuji*, 2017, porcelaine anglaise tournée, émaillée rouge de cuivre flammé, cuisson électrique oxydante, courtesy de l'artiste

p.14 - Camille Schpilberg, *Vase gris et blanc*, 2022, porcelaine à la plaque, cuisson oxydante, 28 cm, crédit photo: Christine Réfalo

p.15 - Alban Turquois, *Terres de rencontres*, 2019, plâtre, grillage, bois, argiles récoltées, 210x160x130 cm, courtesy de l'artiste

p.16 et 17 - Magasin Neunreiter, image d'archive, non datée

p.19 - Julie Béna, *Drippy Mouth 2*, 2021, verre soufflé à la main, revêtement en poudre d'acier, ampoule, fils, crédit photo: Théo Christelis © Adagp, Paris, 2022

p.21 - Estelle Deschamp, *C'était*, 2021, installation (détail), technique mixte, crédit photo: Benjamin Roudet

p.22 - Walter Gürtler, *Sitzbank*, 1970, 178x39x32 cm, chêne © Verein Freundeskreis Walter Gürtler

p.23 - La double clique, *Coupe Mirabilia no.3_1*, 2021, Jesmonite, poudres de charbon de bois, de bronze, de laiton et de fer, pigment Terre de Sienne, paracordes, fils en coton ciré, 22x30x26,5 cm, courtesy studio La double clique

p.24 - Marianne Marić, *Lamp-girls*, 2009, performance organisée par la galerie Magda Danysz, Palais Galliera, Musée de la Mode, Paris, courtesy de l'artiste

p.25 - Alexandra Midal, *Shake, Shake, Shakers*, 2022, vidéo (capture), courtesy Alexandra Midal

p.27 - Flora Moscovici, *Revêtement, cicatrices polychromes*, vue de l'exposition (détail), 2022, Ateliers Vortex, bache peinte, 4x14,5 m, crédit photo: Siouzi Albiach

p.28 - Françoise Saur, *La vaisselle*, 2017, tirage photographique, 80x120 cm, courtesy de l'artiste

p.29 - Nicholas Vargelis, *Bright Colorful Lights and Other Attractions*, 2022, installation et performance, courtesy de l'artiste

p.32 - Poterie Fortuné Schmitter, cruche à décor ciselé, grès au sel, tourné, cuisson au gaz © Poterie Fortuné Schmitter (Betschdorf)

Liste des œuvres de l'exposition

Assiettes mouchetées « au balai » de la **Poterie Friedmann** et de la **Poterie Ludwig** de Soufflenheim

Julie Béna

Drippy Mouth 1, 2021

Drippy Mouth 2, 2021

Verre soufflé à la main, revêtement en poudre acier, ampoule, fils

33x28 cm

Courtesy de l'artiste et Nicoletti Contemporary, Londres

Keep it tight, 2021

Verre soufflé à la main, revêtement en poudre acier, ampoule, fils

160x44 cm

Courtesy de l'artiste et Nicoletti Contemporary, Londres

Lustre, 2020/22

Verre soufflé à la main, revêtement en poudre acier, chaînes, système LED

220x110x110 cm

Courtesy Havrlant Art Collection, Prague

The light, the glass and the spider, 2017

Métal, verre, bronze, abat-jour, verre imprimé, installation électrique

190x100x60 cm

Courtesy de l'artiste

Estelle Deschamp

= III.Entablement.III = 2022

Installation, matériaux de chantier

Dimensions variables

Courtesy de l'artiste, production du CEAAC

Walter Gürtler

Hocker (weiblich), 1970

Chêne

43x63x37 cm

Sitzbank, 1970

Chêne

178x39x32 cm

© Verein Freundeskreis Walter Gürtler

La double clique

Coupe MIRABILIA no.3_1, 2021

Jesmonite, poudres d'argile, de fer, de fonte et de laiton, pigments naturels, paracordes 22x30x26,5 cm

DUAL no.7_1, 2021

DUAL no.7_2, 2021

Sérigraphies, noir sur papier de type gravure, 50 exemplaires chacune 50x70 cm

TEMPLE III, 2022

Jesmonite, poudre de bois, sable

30x40x90 cm

TEMPLE IV, 2022

Jesmonite, sable, argile, charbon de bois

30x40x80 cm

TEMPLE V, 2022

Jesmonite, sable, argile

30x40x50 cm

TEMPLE VI, 2022

Jesmonite, sable, argile, terre cuite

30x40x50 cm

Urne MIRABILIA no.2_1, 2021

Jesmonite, poudres de charbon de bois, de bronze, de laiton et de fer, pigment Terre de Sienne, paracordes, coton ciré 37x31x17 cm

Vase MIRABILIA no.1_1, 2021

Jesmonite, pigments naturels, poudres d'argile, d'aluminium et de laiton, paracordes, cuir 40x35x23 cm

Vase MIRABILIA no.1_2, 2021

Jesmonite, poudres de terre cuite, d'aluminium et de fonte, paracordes, coton ciré 32x25x18 cm

Courtesy studio La double clique

Marianne Marić

Sélection de robes-lampes de la série

Lamp-girls, 2007-2014

Soie, lin, verre, velours dévoré, bois, vinyle,

fer, cannage, métal

Dimensions variables

Courtesy de l'artiste

Alexandra Midal

Shake, Shake, Shakers, 2022

Installation comprenant:

-*Heaven is a State of Mind*, 2019, vidéo,

couleur, son, 18 min, boucle.

Montage: Mathias Zieba;

-*Sans titre*, 2022, vidéo, couleur, muet,

4 min 30, boucle;

-Fauteuil à bascule et balais. Fabrication:

Mathias Zieba et Marie Primard-Mouhot

Courtesy Alexandra Midal

Production du CEAAC

Flora Moscovici

Célébration, 2022

Encre textile sur tissu, hampes, deux drapeaux

60x90 cm chacun

Façade du CEAAC

Production du CEAAC

Grands magasins, Dekorationsmalerei, 2022

Peinture in situ, acrylique sur murs

et boiseries

Façade du CEAAC

Production du CEAAC

Revêtement II, Ne pas en perdre une miette, 2022

Acrylique polyuréthane sur bache PVC,

recouvrement d'éléments architecturaux

et couvertures du livret d'exposition dans

une édition limitée de 150 exemplaires

Dimensions variables

Œuvre réalisée à partir des chutes

de *Cité Polychrome*, une commande

du ministère de la Culture, 2021

Toile au mètre, 2022

Encre textile sur toile de coton

165x9150 cm

Œuvre réalisée pour la performance *Plateau*

Beaubourg, été 2021, avec Lina Schlageter,

Centre Pompidou, 2021

Courtesy de l'artiste

Françoise Saur

L'argenterie

La vaisselle

La verrerie

Le linge de table

Les nacres

De la série *Accumulations*, 2017-2018

Tirages encres pigmentaires sur papier Fine Art

Photo Rag 308g Hahnemühle, montés

sur aluminium, encadrés caisse américaine

chêne massif

80x120 cm chacune sauf

Le linge de table 53,5x80 cm

Le linge de table 53,5x80 cm

et l'aide de la Région Grand Est

Courtesy de l'artiste

Nicholas Vargelis

F for Fake or 20th Century Light:

DE-40020, 2022

F for Fake or 20th Century Light:

FR-31020, 2022

F for Fake or 20th Century Light:

NL-87020, 2022

20 pages, 50 exemplaires, risographie,

21x29,7 cm

Design graphique: Martin Desinde

et Nicholas Vargelis

F for Fake or 20th Century Light, 2022

Installation lumineuse au sein de l'espace

d'exposition, combinant le système électrique

existant à de nouveaux composants électriques.

Ampoules, douilles, cables, rail électrique,

interrupteurs, peinture, plâtre

F for Fake or 20th Century Light, 2022

Lecture-performance, 30 min

Installation lumineuse in situ, diaporama

Courtesy de l'artiste

Production du CEAAC

Objets patrimoniaux prêtés

par la famille Neunreiter

Léon Hornecker

Portrait de Salomé Neunreiter (1840-1927),

fondatrice des Établissements Neunreiter, 1899

Huile sur toile

77x62 cm (encadré)

Collection privée

Charles Spindler

Marqueterie, non datée

77x62 cm

Collection privée

Portail et façades des 7 et 7bis rue

de l'Abreuvoir

Photographie, non datée

35,5x44,5 cm (encadrée)

Collection privée

Halle marchande (*Verkaufshalle*)

depuis la rue Fritz

Photographie, non datée

34x43,5 cm (encadrée)

Collection privée

L'exposition *Au Bonheur*

prend appui sur le passé commercial du bâtiment Art nouveau abritant le CEAAC en se jouant des typologies d'objets en vente du tout début du xx^e siècle aux années 1960 dans cet ancien magasin de faïences, porcelaines, verreries, luminaires et articles de ménage. En replaçant l'« objet de commodité » dans une perspective culturelle, l'exposition s'intéresse à la « vie sociale des choses » (Arjun Appadurai).

Les objets qu'elle rassemble témoignent de la manière dont l'idéologie peut s'inscrire dans la forme, et du pouvoir attribué à celles et ceux qui les fabriquent, les choisissent et les disposent. De possibles glissements s'opèrent entre leurs différents régimes de valeur (d'usage, d'échange, culturelle, plus-value). La décoration devient ici un vecteur d'autorité, de subversion et d'émancipation.

Le projet est aussi l'occasion de proposer des céramiques utilitaires à la vente, dont la sélection découle d'une prospection de plusieurs mois dans des ateliers de potier·e·s en Alsace.

Au Bonheur est réalisée en collaboration avec Moly-Sabata, la plus ancienne résidence d'artistes de France, fondée en 1927 à Sablons en Isère par le couple d'artistes Albert Gleizes et Juliette Roche. La potière australienne Anne Dangar y résida deux décennies, initiant une pratique de la céramique toujours d'actualité.

